

## *Marinus, le vagabond héroïque*

Marinus VAN DER LUBBE

*Carnets de route de l'incendiaire du Reichstag*

*et autres écrits*

(Verticales, 299 p., 2003).

ILS ne furent pas nombreux ceux qui, dans les années 1930, résistèrent contre vents et marées à deux mensonges d'Etat assez astucieusement mêlés – et utilisant les mêmes procédés – pour tuer, par avance, toute manifestation de vérité dans l'affaire Marinus Van der Lubbe (1909-1934). La victime de cette machination fut un jeune ouvrier hollandais coupable d'avoir tenté d'incendier, le 27 février 1933, le Reichstag. Accusé par les nazis de complicité avec les staliniens et, par les staliniens, d'être un agent nazi, il fut le seul condamné à mort de cette affaire et décapité le 10 janvier 1934 à Leipzig. Ses co-inculpés – Torgler, chef du groupe communiste au Reichstag ; Dimitrov, dirigeant du Komintern ; Popov et Tanev, hauts fonctionnaires bulgares – seront tous acquittés après une formidable campagne orchestrée par Willy Münzenberg, maître d'œuvre en propagande et auteur d'un *Livre brun sur l'incendie du Reichstag et la terreur hitlérienne*, qui chargeait ignominieusement Van der Lubbe<sup>(1)</sup>. Au nombre des rares voix qui s'élevèrent alors pour prendre la défense de Van der Lubbe, on compte, avec quelques autres, Sylvia Pankhurst, Anton Pannekoek, André Prudhommeaux, Alphonse Barbé, Boris Souvarine et Simone Weil.

On se doit de saluer la réédition<sup>(2)</sup> des *Carnets* de Marinus Van der Lubbe et d'insister sur le sérieux qui a présidé au travail de présentation de ce texte, augmenté de correspondances et de déclarations. Yves Pagès et Charles Reeve ont pris, en effet, grand soin de les mettre en perspective en les replaçant dans leur contexte historique. Ainsi, la « biographie panoramique » de Van der Lubbe « au cœur de son époque » est un modèle du genre. Sobre et parfaitement maîtrisée, elle entremêle les événements de la vie de Marinus – indiqués en italique – et les faits marquants du temps où ils se déroulèrent, principalement en Hollande, en Allemagne et en URSS. Au-delà de l'exécution de Van der Lubbe, la « biographie » se prolonge en un « épilogue sans fin » rappelant les divers rebondissements *post-mortem* du dossier.

Dédié à André Prudhommeaux, l'un des principaux artisans de sa défense, ce livre prétend combler « le gouffre d'ignorance trop longtemps entretenu au sujet de Marinus Van der Lubbe », présenté depuis soixante ans comme un « simple d'esprit » et « l'instrument » d'une provocation ayant porté au pouvoir le national-socialisme<sup>(3)</sup>. Reprise de la propagande stalinienne, cette thèse demeure hégémonique, du moins en France. En postface à l'ouvrage – « Parti pris pour un sans-parti », Yves Pagès et Charles Reeve s'interrogent sur la persistance « d'une lecture complotiste de l'affaire du Reichstag » et sur « les enjeux idéologiques de la criminalisation persistante du communiste oppositionnel et antifasciste révolutionnaire que fut Marinus Van der Lubbe ».

« Tout dans la brève existence de Marinus Van der Lubbe, écrivent-ils, dément la duplicité du rôle qu'on a voulu lui faire endosser. Ni son entourage, ni sa forte personnalité, ni son esprit de révolte précoce, ni ses activités militantes ne cadrent avec le portrait-robot, fabriqué *a posteriori*, d'un pyromane semi-débile manipulé par les nazis, ou pire encore, d'un agent provocateur à la solde de l'hitlérisme. » Ses *Carnets de*

---

<sup>(1)</sup> Ce *Livre brun*, publié par le Comité international d'aide aux victimes du fascisme hitlérien, appendice kominternien, connu plusieurs éditions et fut suivi d'un second, *Dimitrov contre Goering*. Cette prose « conspirationniste », chef-d'œuvre de faux traduit en dix-sept langues, eut un réel impact sur des opinions publiques manipulées par la propagande stalinienne. L'anarcho-syndicaliste allemand Rudolf Rocker, lui-même, s'y laissa prendre. Pour tenter de démonter la machination, un comité de soutien à Van der Lubbe publia, à Amsterdam, un *Livre rouge* revendiquant son geste d'action directe individuel. Aucun éditeur français ne jugea bon de le diffuser, comme si l'affaire était par avance entendue.

<sup>(2)</sup> Dans *Libération* du 20 mars 2003, Jean-Baptiste Marongiu laisse entendre qu'il s'agirait d'une première édition en langue française des *Carnets* de Van der Lubbe. Erreur, ce texte a été publié en 1934, peu après son exécution, par le Comité international Van der Lubbe (France), sous le titre *le Carnet de route d'un sans-patrie*, préfacé par André Prudhommeaux. Alphonse Barbé – sympathisant anarchiste, initiateur de cette édition et directeur du *Semeur*, qui paraissait à Falaise (Calvados) –, publia une autre brochure – *Marinus Van der Lubbe, prolétaire ou provocateur* – et, dans le n° 236 (15 septembre 1933) du *Semeur*, des lettres de prison de Van der Lubbe.

<sup>(3)</sup> La notice du Petit Robert sur l'incendie du Reichstag indique encore : « Incendie allumé par un jeune exalté un peu simple d'esprit, Van der Lubbe, très probablement à l'instigation des nazis et avec leur aide, et qui détruisit le Reichstag le 25 février 1933 [en réalité le 27]. »

*route* <sup>(4)</sup> décrivent les étapes d'un voyage entrepris, à l'été 1931, par un jeune chômeur accidenté du travail à travers l'Allemagne, l'Autriche et les Etats balkaniques. Pas intime pour deux sous, ce journal est plein, en revanche, de notations documentaires sur les contrées arpentées et l'état d'esprit de leurs populations et, au-delà du reportage *in vivo*, Van der Lubbe s'y révèle, par bribes. On y découvre un solitaire à « l'âme de vagabond » cherchant à s'« éprouver » pour « renforcer en [lui-même] la lutte contre cette société et ses dominateurs ». On y côtoie un individu obstiné, curieux et économe, un sans-patrie, un être capable de s'émouvoir devant la beauté des choses, un homme épris d'entraide sociale toujours à la recherche d'autres hommes « pleins de conscience ». Sa correspondance, de janvier 1929 à décembre 1933, indique, elle, clairement, les doutes ressentis par ce jeune « communiste » qui sent bien qu'il n'est pas un « vrai bolchevik » et qui éprouve les pires difficultés à s'intégrer à son « camp (je veux parler du Parti) ». Elle témoigne des progressives désillusions d'un combattant qui perçoit que, pris entre le marteau social-démocrate et l'enclume stalinienne, le prolétariat est incapable de trouver sa propre vérité. Pour Van der Lubbe, cette vérité finira par s'incarner dans le « communisme de conseils » d'Herman Gorter et d'Anton Pannekoek. Nous sommes en 1932.

A Berlin, Hindenburg est réélu président à la mi-mars. Avec 11 millions de suffrages, Hitler obtient plus du double de voix que le Parti communiste allemand (KPD), ce qui n'empêche pas Ernst Thaelmann, son secrétaire, de déclarer bientôt qu'il convient de s'attaquer aux « social-fascistes » du Parti social-démocrate (SPD) et de « discuter avec les fascistes pour les ramener sur des positions [communistes] », en dénonçant, par avance, « tout acte de violence comme une provocation et ses auteurs comme agents du fascisme ». A Leyde, Marinus Van der Lubbe se rapproche de l'Opposition ouvrière de gauche (LAO), qui accepte « l'acte individuel » comme moyen de radicaliser la lutte des classes. Au début de 1933, il apprend qu'atteint d'une tuberculose des yeux, il risque, à court terme, la cécité. Le 30 janvier de la même année, Hitler est nommé chancelier du Reich sans qu'aucune insurrection ouvrière ne vienne troubler le résultat des urnes. C'est à cette date, qu'à peine sorti de l'hôpital de Leyde, Van der Lubbe décide de partir pour Berlin. Avec l'espoir, encore, que quelque chose peut et doit s'y passer.

L'espoir retombe vite. Dans les quartiers populaires de Berlin, Van der Lubbe ne trouve que des résignés ou des indifférents. Partout, il ressent de la méfiance à son égard. Sans contact, isolé, éccœuré, l'idée lui vient alors du « signal » : commettre ce geste individuel qui réveillera le prolétariat de sa torpeur et provoquera l'étincelle. Pour 30 pfennigs, il achète quatre paquets d'allume-feu et, après plusieurs tentatives infructueuses, le lundi 27 février 1933, à 9 heures du soir, il se dirige vers le Reichstag, s'y introduit et, à l'aide de ses propres vêtements et de linges trouvés sur place, il y met le feu, qui se propage vers l'immense salle des séances. Vingt minutes plus tard, torse nu, il en sort sous bonne garde de la police. Le vagabond héroïque Marinus Van der Lubbe déclare que son acte se voulait de « protestation » et dément tout lien avec les communistes du KPD. Logiquement, le parti nazi, dont le contrôle sur l'appareil d'Etat reste encore très incomplet, saisit l'occasion pour porter un coup à ceux qu'ils estiment devoir être les commanditaires de Van der Lubbe, ses adversaires staliens.

« Il y a beaucoup à apprendre de l'école du silence », écrivait A. Prudhommeaux à propos de Van der Lubbe. Pendant son procès, ayant tout dit d'avance et disculpé ses co-accusés, il se taira. « Tout est clair comme du cristal », écrira-t-il à Simon Harteveld, de sa prison, le 18 mai 1933. Rien d'autre. Cet homme du silence se tut jusqu'à la mort <sup>(5)</sup>.

Intervenant au moment précis où la machine propagandiste du Komintern tentait, en promouvant un antifascisme sous son contrôle, d'effacer ses responsabilités dans l'accession d'Hitler au pouvoir, ses zélés serviteurs se devaient de calomnier le geste de Van der Lubbe. Parce qu'il s'était voulu doublement dénonciateur : de la prise du pouvoir par les nazis et de ceux qui – par passivité, lâcheté ou calcul – les avaient laissés faire. Profitant de l'aubaine d'une co-accusation sans vrais risques. Dimitrov et ses comparses ont brillamment tiré leur épingle du jeu, au prix de l'infamie. C'est-à-dire pour rien tant ils étaient coutumiers du fait.

« L'incendie du Reichstag n'aurait pas fini de livrer tous ses secrets. Attendant depuis soixante ans une sorte de révélation décisive, historiens et journalistes n'ont cessé de traquer dans les décombres du parlement

---

<sup>(4)</sup> Les *Carnets* de Marinus Van der Lubbe sont donnés dans une nouvelle traduction d'Hélène Papot. On peut la juger un peu trop littéraire par rapport à l'édition de 1934, même si la comparaison ne s'impose pas.

<sup>(5)</sup> Une mort à laquelle il ne croyait pas tout à fait... A un journaliste venu l'interviewer dans sa prison, Marinus Van der Lubbe déclara, le 14 avril 1933 : « Qu'est-ce qui peut m'arriver ? Ils vont m'enfermer pour quelques années, puis il y aura la guerre et on me relâchera, et, même si je n'étais pas libéré, peu importe, je n'ai pas grand-chose à perdre. »

allemand des zones d'ombre, masquant les rouages d'une conspiration », écrivent Yves Pagès et Charles Reeve en conclusion de cet ouvrage. Ces historiens et journalistes n'ont toujours pas trouvé la preuve du complot, mais ils cherchent – et obstinément – à ne pas admettre la vérité, malgré la publication, en 1962, du livre honnête de Fritz Tobias, *l'Incendie du Reichstag, légende et vérité*, et les travaux des historiens Uwe Backes et Karl-Heinz Janssen. Puisse ce livre – après quelques courageux mémoires en défense <sup>(6)</sup> –, contribuer à rendre à Marinus Van der Lubbe ce qui lui appartient en propre : sa culpabilité d'incendiaire et les raisons de son acte. Son honneur, en somme. Que, devant l'histoire, il mérite amplement.

**Arlette Grumo**

---

<sup>(6)</sup> Dont ceux, remarquables, de Paul Barton (Jiri Weltrusky, 1919-1994), auteur du « Cas André Simone », in *Preuves*, n° 46, décembre 1954 et de « Marinus Van der Lubbe ou le mythe dans l'histoire », in *la Révolution prolétarienne*, n° 437, mars 1959.